

Petits pieds, fines tailles

Autor(en): **M.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Lehrerinnenzeitung**

Band (Jahr): **8 (1903-1904)**

Heft 7

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-310373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

6. Von den Erben der Frl. Sophie Lüthy sel. in Langnau ist die schöne Gabe von Fr. 500 eingelangt. Das Geschenk wurde bereits durch die Präsidentin verdankt.

Schluss 12 Uhr.

Die Präsidentin: *E. Graf.*

Die I. Schriftführerin: *E. Stauffer.*

Sektion Bern und Umgebung. Hauptversammlung Samstag den 30. April 1904, nachmittags 2 Uhr, im Frauenrestaurant Amthausgasse, Bern.

Traktanden: 1. Jahresbericht und Rechnungsablage. 2. Vorberatung allfälliger Anträge an die Generalversammlung. 3. Referat von Frl. Streit: „Das Jahrhundert des Kindes“, von Ellen Key. 4. Mitteilungen. 5. Unvorhergesehenes. Nachher gemütliche Vereinigung.

Zu zahlreichem Besuche ladet ein

Der Vorstand.

Abstinenten - Ecke.

Trinkgeld. Mich wundert gewaltig, dass die abstinenten Lehrer und Lehrerinnen nicht schon lange das Wort „Trinkgeld“ aus den Wörterbüchern ausgemerzt und durch ein passenderes ersetzt haben.

Was ist Trinkgeld? Geld zum Vertrinken, das jemand als Zeichen der Zufriedenheit verschenkt. Der Geber deutet also durch den Namen der Gabe schon an, auf welche Weise dieselbe verwendet werden solle. Wäre diese zarte Mahnung zum Wohle des Empfängers, so könnte man sich dieselbe gefallen lassen, da aber die Abgründe, in welche das Trinken versenken kann, jedermann bekannt sind, so muss man in dem blossen Ausdruck „Trinkgeld“ eine Versuchung zum Bösen erblicken. Der Jüngling bekommt ein Trinkgeld, das erinnert ihn an Bier und Wein, aber nicht an das Wort: „das lasse sein.“

Die Entstehung des Ausdruckes „Trinkgeld“ ist jedenfalls aus der Vorliebe der Deutschen für das Trinken herzuleiten und stammt aus einer Zeit, wo die schädlichen Folgen dieser Leidenschaft noch nicht dem Volke zum Bewusstsein gekommen waren. Heutzutage aber, wo so viele Anstrengungen gemacht werden, um dieses schlimme Übel zu bekämpfen, sollten auch solche Wörter vermieden werden. Wer ein „Trinkgeld“ gibt, drückt dem Beschenkten ein langsames Gift in die Hand. Gebt also in Zukunft den Trinkgeldern einen andern Namen.

M. F.

Petits pieds, fines tailles.

Dans son „Voyage d'une Suisse autour du monde“ paru récemment, Mlle de Rodt fait une réflexion qui devrait frapper chaque lectrice. A propos de certaines tribus de l'Inde, dont les femmes suspendent à leurs oreilles des bijoux si lourds que le lobe en est déchiré et distendu jusqu'à l'épaule souvent, l'auteur ajoute: „Autres pays, autres mœurs; aux Indes on se défigure l'oreille, en Chine le pied, en Europe le buste“. Cette allégation n'est pas nouvelle. Je l'ai entendue, pour ce qui concerne les deux derniers points, formuler à deux reprises en public. La première fois — en 1895, si je ne me trompe — ce fut le mandarin chinois Ly-Chao-Pee qui, dans une conférence sur l'île de Formose

qu'il donna à Berne, établit une comparaison entre les pieds mutilés des femmes de son pays et la coutume des Occidentales, consistant à se comprimer le buste dans un corset. Dans tous les cas, ajoutait le conférencier, la pratique en vigueur chez les Chinoises n'est pas plus absurde et a des conséquences moins néfastes pour l'organisme. Quelques années plus tard, M. de Hesse-Warteck, de retour d'un voyage en extrême Orient, vint nous parler de la Chine. Après avoir décrit l'opération à laquelle on soumet le pied des petites Chinoises pour le réduire à la mesure voulue — environ dix centimètres — le facétieux conférencier s'adressant aux dames leur dit : „Vous poussez des cris d'horreur à la vue des pieds des Chinoises et vous oubliez que vous faites pire encore en enfermant votre buste dans une étroite cuirasse“.

On trouvera peut-être la comparaison exagérée; je ne crois pas qu'elle le soit, ni qu'on puisse trop guerroyer contre un usage qui n'a pour lui que la consécration des siècles, qui empêche le libre développement du corps féminin et nuit aux organes tout en défigurant leur enveloppe. Il est vrai qu'aujourd'hui, la croisade contre le corset est entreprise avec vigueur, surtout en Allemagne, mais il ne faudrait pas croire que sur ce point, nous soyons en avance sur les Chinoises. Je viens de lire parmi les faits-divers d'un journal, qu'un grand nombre de femmes de l'Empire du Milieu avaient, dans une réunion publique, décidé de renoncer à la coutume barbare de se mutiler le pied. Les habitantes du pays le plus réactionnaire du monde ne donnent-elles pas par là un exemple de progrès et de bon-sens à leurs sœurs d'Europe? Le premier pas dans leur émancipation est celui qu'elles feront en réalité, leur moignon de pied n'étant jusqu'ici qu'un instrument de luxe avec lequel les Chinoises ne peuvent pas marcher.

Les méfaits du corset sont moins saillants que les résultats du traitement suivi par les Chinoises, il est vrai, et pourtant, que de péchés commis sur les organes essentiels du corps, au nom de la mode et de l'esthétique! J'en causais il y a peu de temps avec une assistante d'un de nos hôpitaux qui n'hésite pas à lui attribuer la plupart des misères auxquelles les femmes sont sujettes: troubles gastriques, calculs biliaires, reins flottants etc. Chez toutes les femmes dont elle a fait l'autopsie, le foie n'était pas normal; on le trouve marqué d'un large sillon causé par la compression du corset.

Un savant anglais vient de se livrer sur des singes à des expériences très curieuses; il leur a fait porter de petits corsets adaptés à leur taille. Il a constaté d'abord, chez tous les animaux soumis à ce traitement, un mécontentement manifeste. Puis, au bout de quelques jours, ceux qui avaient été serrés étroitement moururent d'asphyxie; les autres que l'on accoutumait graduellement au supplice s'y habituèrent, mais ne tardèrent pas à être atteints de dyspepsie, d'anémie ou de neurasthénie.

Ces expériences sont racontées dans une revue par une femme-médecin, Mme Arabella Kenealy. Celle-ci n'en tire pas la conclusion, comme on pourrait le croire, que l'organisme s'accoutume au traitement qu'on lui inflige. Au contraire. Non seulement elle fait un tableau très noir des ravages produits par l'usage du corset qui atrophie ou endommage sans remède la plupart des organes; mais encore elle veut nous convaincre que la cuirasse de baleines en faveur parmi nous est responsable de la méchante humeur et de la „mauvaise langue“ de beaucoup de femmes! Elles ajoute que toutes les personnes supé-

rieures qu'elle a eu l'occasion de connaître, toutes celles qui réalisaient à un haut degré l'„idéal de leur sexe“, étaient des femmes qui ne portaient point de corset.

Mais ce n'est pas seulement au nom de l'hygiène que l'on combat l'usage du corset. Encore plus que les médecins, les artistes sont entrés en lice et l'ont condamné au nom de l'esthétique. Est-il possible que quiconque se remémore les belles statues antiques, la Vénus de Milo par exemple, ou la Diane chasse-resse, pour ne citer que les plus connues, ne soit pas horrifié en constatant l'idéal de la beauté féminine représenté par une dame mise suivant la mode de toutes les époques, depuis quelques siècles? Combien ne faut-il pas que notre sens artistique soit dépravé, pour que l'on en soit arrivé à substituer aux nobles et belles lignes dessinées par la nature, les courbes exagérées que la mode impose. En général, les femmes de bon sens et de goût commencent par trouver absurde toute nouveauté de la saison. Elles déclarent que jamais elles ne porteront ni crinoline, ni tournure, ni ces manches énormes, ni ces corsages qui font à celles qui les arborent une silhouette de Polichinelle. Au bout de peu de semaines, l'œil s'est accoutumé, le goût corrompu, au point que l'on trouve beau ce que la mode a décrété en souveraine, et l'on se soumet à son servage comme les autres. S'il est une lutte presque impossible, ardue autant qu'ingrate, c'est celle contre un usage invétéré ou un préjugé. Et pourtant, l'habillement féminin d'aujourd'hui est incompatible avec les idées éclairées de notre vingtième siècle, avec la marche de notre sexe vers la liberté et l'épanouissement de toutes ses facultés. Mais il est difficile de rompre avec une habitude, fût-elle mauvaise et l'on ne peut exiger des personnes qui ont vieilli avec elle de s'en séparer. Goethe l'a dit: il est impossible d'arracher les préjugés de la génération actuelle. On ne peut attendre grand'chose de nos contemporains, ni dans le domaine de l'hygiène, ni dans celui du goût, ni quant à la réforme des caractères. Mais entreprenez la jeunesse. Voilà l'avenir! Enseignez dans les écoles, ne vous laissez pas de jeter la bonne semence, et vous aurez des résultats. Et que celles qui ne veulent ou ne peuvent abolir un usage trop fortement envaciné ne guident du moins plus vers l'erreur ou n'y contraignent pas la génération nouvelle. La femme de demain a besoin de toutes ses forces, de ses facultés non amoindries pour la lutte toujours plus difficile de la vie. Elle n'y succombera pas, si elle réalise l'idéal des anciens: *Mens sana in corpore sano*, si elle supprime de son habillement le principe délétère qui déforme son corps et fausse son goût.

M. G.

Sprechsaal.

Korrespondenz. In der Frühjahrs-Versammlung der *Sektion Zürich* erfreute uns Fräulein E. N. Baragiola, Lehrerin an der höhern Töchterschule, mit einem Vortrag über „Dantes Jugend“. An Hand des „lieblichsten Buches, das das Mittelalter hervorgebracht“, dem „Neuen Leben“ (*Vita nuova*), in dem Dante seine Jugendliebe besungen, zeichnete sie in psychologisch feiner Weise die Seelenstimmungen und Seelenkämpfe des jungen Dichters, der die ganze Welt in den Glanz seiner Liebe taucht und dann das Bild der früh verbliebenen Beatrice aus den verdunkelnden Schatten der Trauer in himmlische Verklärung